



LIBERTE DE CHOIX, MARCHE ET ECOLE

FREEDOM OF CHOICE, MARKET AND SCHOOL

LIBERTAD DE ELECCIÓN, MERCADO Y ESCUELA

Hubert Vincent¹
ORCID 0009-0002-0108-566X

Resumo:

Neste artigo procuramos mostrar a estreiteza das categorias de mercado para pensar as noções de escolha e de escolha na escola. Por um lado e antes de mais regressando à análise de situações de escolha, e por outro e depois reflectindo sobre o que pode muito bem aparecer como o fim da escola, nomeadamente, a possibilidade de qualquer compromisso. A noção de compromisso, ao contrário da de escolha, é central.

Palavras-chave: educação, escolha, engajamento, políticas públicas, mercado.

Résumé :

On s'efforce dans cet article de montrer l'étroitesse des catégories du marché pour penser les notions de choix, et de choix à l'école. D'une part et tout d'abord en revenant à l'analyse des situations de choix, et d'autre part et ensuite, en réfléchissant à ce qui peut bien apparaître comme la fin de l'école, à savoir, la possibilité d'un engagement quelconque. La notion d'engagement, par différence de celle de choix, y est centrale.

Mots-clés : éducation, choix, engagement, politique publique, marché.

Abstract:

In this article we seek to show the narrowness of market categories for thinking about the notions of choice, and of choice at school. On the one hand and first of all by returning to the analysis of choice situations, and on the other hand and then, by reflecting on what may well appear as the end of school, namely, the possibility of any commitment. The notion of commitment, unlike that of choice, is central.

Keywords: education, choice, engagement, public policy, market.

¹ Professeur à l'Université de Rouen, France.

Les politiques publiques d'orientation des élèves et étudiants sont par certains aspects conduites par l'idée qu'une offre plus diversifiée et ménageant ainsi une plus grande liberté de choix des enfants/familles/et adolescents est une bonne chose. Cela semble aller de soi ; à ouvrir les possibles, on permet un certain exercice de la liberté.

Plus concrètement, on peut demander si une plus grande liberté de choix laissée aux enfants et aux familles, est ou non capable d'améliorer la motivation, ou un meilleur engagement, et cette fois dans l'école même et dans quelque chose comme le travail scolaire ou le parcours scolaire.

1 - LIBRE CHOIX ET CULTURE DU MARCHÉ

Nous vivons dans une culture du marché. Je veux dire par là que nous vivons dans une telle culture, que c'est la nôtre, qu'elle est liée à des habitudes très concrètes, massives, régulières. Certes, nous pouvons chercher à la critiquer, nous poser certaines questions à son sujet, mais elle n'en est pas moins la nôtre, présent dans tout notre quotidien.

Elle dispose qu'il y a d'un côté une offre, et de l'autre une demande, des producteurs de biens et de services d'un côté, des consommateurs de l'autre, - individus, collectifs, entreprises - qui choisissent et qui ont toute liberté pour choisir. Elle dispose encore que moyennant certaines conditions, l'accès à l'information en particulier, ce rapport se règle de lui-même, par l'intermédiaire des prix, comme signes des préférences et besoin.

Les producteurs cherchent à anticiper (le marketing) mais aussi à faire valoir voire à forcer (campagne publicitaire, lobbying) les choix. Les consommateurs cherchent le meilleur rapport qualité prix et ils sont aidés pour cela par de multiples agences.

Ce marché fonctionne comme un juge : les producteurs pas ou plus adaptés seront éliminés par le jeu de la concurrence, d'autres prendront leur place. Globalement le marché est un processus de destruction et de création, une "destruction créatrice" comme dit Schumpeter : les besoins changent, les techniques évoluent, certaines entreprises périssent d'autres les remplacent.

C'est sinon le cadre unique de nos vies du moins un cadre important, auquel nous nous habituons chaque jour, pour lequel nous développons certaines habitudes ainsi que certains modes de pensée. Et nous pouvons bien nous demander, et de fait nous nous demandons comment nous nous comporter ou jugeons nécessaire de nous comporter. Je veux dire par là que nous exerçons quotidiennement une réflexion éthique ; quelles sont nos normes, quelle raison avons-nous de faire comme ceci, ou plutôt comme cela de résister ou de ne pas résister et cela autant du point de vue du consommateur, souvent perdu devant l'offre et son abondance, que du point de vue du producteur, de tous ceux qui d'une place ou d'une autre, participent à la production de ces biens, ce que nous sommes tous aussi peu ou prou. Quel bien produire, comment ?

Il est clair aussi que l'état est impliqué dans cette culture, et certes de plusieurs façons, dont là encore nous discutons. Mais force est de noter que, du moins dans certains pays plus ou moins que d'autres, l'état se mêle encore de la production de certains biens. Il ne fait pas que s'assurer ou de tenter de s'assurer des règles de ce marché, et particulièrement d'une concurrence non-faussée, mais il est engagé lui-même dans la production de ces biens. La tendance qui nous oriente, ou oriente les politiques publiques depuis maintenant de nombreuses années, est une diminution de ce rôle de l'état. La poste, la production énergétique, l'eau, bientôt les chemins de fer. Et encore partiellement la santé, et partiellement l'école en sont des exemples.

Quoique l'on pense de ces évolutions, et de notre capacité à en décider ou non, et des débats qui ont lieu à son sujet, on peut avancer la chose suivante : les services produits par l'état, sont en position de concurrence, tant pour la santé, que pour l'école. Le fait est là me semble-t-il : l'état, en tant qu'il se veut aussi producteur de biens et de service, est, de ce seul fait, en concurrence avec des groupes ou agences privées.

J'en tire alors la conséquence suivante : pour que les services fournis par l'état tiennent et subsistent dans cette concurrence, il faut que ces services soient eux-mêmes, de qualité ou qu'ils soient tenus pour de bonnes qualités. Il est clair en effet que si ces services étaient jugés ou réputés médiocres, alors les gens, les consommateurs, seraient fondés à les quitter et aller voir ailleurs. On peut admettre alors que les concurrents ont tout intérêt à discréditer ou fragiliser les services de l'état. Et on peut penser aussi me semble-t-il, que certains, et certains mêmes qui nous gouvernent, certes ne disent pas qu'il faut en finir avec l'hôpital et l'école publique pour laisser l'initiative au marché (ce qui serait inaudible ou trop violent), mais qu'ils se réjouissent discrètement des critiques, si régulièrement adressées à l'un et l'autre en particulier par la presse, et que peut-être ils les stimulent ou les réveillent au besoin : cela ne peut que conduire à leur abandon.

Je ne crois pas que dire cela relève d'une théorie du complot, il me semble plutôt que c'est le jeu même de la politique. De la même façon qu'un général d'armée doit cacher ses intentions à ses adversaires, et même à ses propres troupes dans le cas où il se dit qu'il doit exposer plus une partie d'elles pour préparer son attaque ailleurs ; de la même façon encore qu'un directeur d'entreprises peut se dire parfois qu'il doit « sacrifier » une partie de sa main d'œuvre pour recentrer son activité sur une partie plus rentable ou prometteuse, et alors se trouve en position d'avoir à cacher ce sacrifice, ou le faire tout en disant qu'il ne veut pas le faire ; les hommes ou les femmes politiques choisissent, savent sans doute que certains choix pèseront plus sur certains que sur d'autres, mais ne peuvent déclarer ouvertement qu'ils privilégient certains plus que d'autres, ou du moins que leurs décisions privilégieront certains plus que d'autres. C'est alors le jeu des oppositions de repérer, de dire ce que sont ces intentions cachées, et de les contester. La politique est faite de rapports de force, et dans un rapport de force on cache le plus souvent certaines intentions, on en dissimule certains aspects par ce que l'on sait qu'elles atteignent plus certains que d'autres. (Je ne vois pas comment expliquer autrement, et par exemple, l'étonnante fragilisation de la formation des professeurs en France depuis 20 ans, à coup de réformes faits dans un rythme si rapide, chacune se préoccupant de détruire la précédente tout en disant améliorer et stabiliser les choses ? Personne ne disait vouloir fragiliser et détruire ce service de l'état ; mais beaucoup souhaitaient et souhaitent encore faire place nette pour une libéralisation du marché et un désengagement de l'état. La voie indirecte pour préparer le terrain est de ne rien faire, ou de défaire aussitôt ce que l'on vient de faire).

Dans ce souci des services publics d'évoluer, et de proposer un service qui tienne dans cette situation de concurrence, on peut juger tout à fait nécessaire et important autant que pertinent, qu'il puisse intégrer en son sein des modes de façons de faire plus attentives aux choix, des familles et des individus, enfants et adolescents. En empruntant quelque chose à la logique de marché, il espère renforcer sa légitimité. Comment, sous quelle forme, dans quelles limites ? Toute question qui engage une réflexion sur ses responsabilités propres. Lesquelles sont elles exactement ? Et

bien sûr il y a sur ces questions beaucoup de discussions, comme il y a un certain nombre de réponses, assez fortes, assez difficiles aussi.

Mais quoiqu'il en soit de ces débats et réponses, il semble que ce soit là que puisse se situer notre question : une plus grande liberté de choix, une offre plus diversifiée, et que l'on espère alors plus en phase avec le choix des familles/individus, peut-elle contribuer, à une plus grande motivation des familles et des élèves à choisir et ce faisant renforcer leur motivation pour l'activité ?

2 - DE NOS CHOIX EN SITUATION

Nous serions avec les métiers, et les différentes options qui nous sont présentées, comme devant un certain nombre de produits parmi lesquels nous aurions à choisir celui qui nous convient. Et la société devrait, de son côté, ouvrir le mieux possible la palette des choix, autant que s'efforcer de rendre cette liberté de choix réelle. Nous pourrions choisir sinon notre vie du moins nos métiers, et même nous devrions choisir notre vie comme nous choisissons des produits dans les rayons de supermarché. L'important serait de bien réfléchir en amont, et également d'être bien informé. Je me demande si cette extension est légitime ou non.

Pour commencer à donner un peu d'épaisseur à ce doute, je voudrais faire les remarques suivantes. Elles concernent ce que nous pourrions nous dire de ces questions en tant qu'adultes. Et il n'est pas mauvais de commencer par cela si nous voulons réfléchir à ce que nous voulons transmettre à des plus jeunes sur ces questions.

On pourrait dire en effet quelque chose comme ceci : oui, c'est vrai, les choix, en gros la plupart du temps, se font, et nous choisissons. Tel ou telle choisit un diplôme en ingénierie de l'énergie, et un métier qui va avec ; tel autre pâtissier, ou avocat, ou trader, ou médecin ; tel autre encore choisit de ne pas trop travailler, vit de peu, et de métier auquel il ne s'attache pas trop, car il ou elle souhaite vivre aussi sa passion du surf ou du cheval ou que la vie avec ses amis et proches compte plus pour lui ou elle; tel autre choisit un métier qui rapporte peu mais qui lui plaît pour différentes raisons ; tel autre choisit la vente, et la vente dans le luxe. Etc.

Pourtant ce n'est pas parce que des choix se font, se sont faits qu'ils se font en toute clairvoyance ou en toute liberté. Si nous cherchons un peu on trouve toujours quelque déterminisme, ou quelque influence : la famille le prédisposait, ou au contraire il ou elle a voulu s'opposer à sa famille ; peut-être est-ce aussi une influence qui fut déterminante (un aîné, une rencontre) ; peut-être même ce fut un second choix, et la personne aurait souhaité faire autre chose mais a dû se résoudre à ce second choix ; peut-être encore a-t-on souhaité rejoindre des amis qui allaient dans telle direction et a-t-on poursuivi avec eux ou sans eux quelque rêve ; peut-être encore que le milieu où vivait la personne était très restreint, et qu'elle avait à connaître fort peu de possibilités et qu'elle a choisi ce qui en fait était déjà attendu ; son choix ne fut jamais que l'intériorisation d'une contrainte de situation, pour parler comme les sociologues ; peut-être a-t-il ou elle cru que tout état possible, pour finalement, et très tardivement choisir telle ou telle activité très rapidement, et sans trop savoir faute d'y avoir réfléchi un peu avant.

Cela nous le savons tous, et toute une science, semble-t-il nous le rappelle. Ou du moins et sans doute certains clichés associés à la science : elles nous rappelleraient toujours à ce qui nous détermine.

Mais, et quoiqu'il en soit de ces savoirs, cela a-t-il une quelconque incidence sur nos activités même, la façon dont nous nous impliquons ou non ; la façon dont nous y sommes engagés ? Je ne le pense pas. Je ne pense pas autrement dit que notre implication dans nos métiers et activités soit fonction de notre choix, et d'un choix parfaitement clairvoyant.

Un double critère

On pourrait très bien penser que nos engagements et implications dans nos métiers et activités viennent non pas du tout du fait que nous pouvons dire que ce fut notre choix, mais bien des conditions dans lesquelles ce métier ou cette activité s'exercent. C'est même cela qui serait déterminant pour dire qu'une activité est notre et peut le demeurer, et non pas le fait que nous disions que nous l'aurions choisie. Il y aurait même quelque violence à s'entendre dire que « ce métier n'est pas fait pour toi », alors que nous aurions bien des raisons de penser que s'il n'est pas fait pour nous, c'est plutôt que la façon dont il est fait nous semble très contestable, pauvre, critiquable. Dire « ce n'est pas *cela* que j'ai voulu », interroge peut-être soi-même, son propre désir et choix, mais surtout telle ou telle réalité lui donnant telle ou telle figure, c'est-à-dire les conditions de travail et d'activité elles-mêmes et nos attentes à leurs égards. Et ces attentes elles-mêmes peuvent bien être riches d'espérances, de motifs, de raisons très variées et complexes qui disent plus que la seule adéquation à un moi que je serai.

On pourrait ainsi avancer que la centration du questionnement sur les choix individuels, et la conformité de ces choix nous-mêmes, est une façon de *ne pas* interroger les conditions de travail et d'activité alors que c'est bien elles qui comptent. Et, poursuivant dans ce sens, on pourrait dire que ce qui compte *vraiment* pour les individus et *d'abord* ce sont les relations mêmes qui font l'activité, non les choix personnels ou dits tels ? L'homme n'est-il pas comme on le dit depuis longtemps, un animal social et politique d'abord ?

Dans une telle perspective la préparation ou l'éducation au choix d'un métier n'aurait pas tant le sens de la recherche de ce qui pourrait nous convenir, mais plutôt le sens d'une attention aux conditions de réalisation de telle ou telle activité. Et même pas au sens de savoir si telle ou telle activité présente de bonnes conditions, mais au sens où ce seraient ces conditions mêmes qui priment, plus encore que le choix de telle ou telle activité pour elle-même. Entre une activité supposée nous plaire beaucoup, mais dont nous devinerions que les conditions de réalisation et de développement nous laisseraient très peu de liberté, et une autre qui nous plairait un peu moins, mais dans laquelle nous aurions des raisons de penser que notre liberté de manœuvre et de développement serait mieux prise en compte, on peut bien hésiter. On peut au moins admettre que le critère est double : tant l'expression de nos souhaits et désirs, que les conditions de travail, du travail en général et bien sûr les expériences que nous pouvons avoir de ces conditions.

La question des origines de nos choix est dans une large mesure indifférente à la question de l'exercice même de nos activités et de notre aptitude ou de notre souhait de les assumer et de continuer à les assumer comme les nôtres. L'implication dans nos métiers ou activités n'en dépend pas mais dépend plutôt de ce métier même, de ses conditions d'exercice au présent, du pouvoir qui

est le nôtre soit de l'aménager autrement ou de le quitter, des ouvertures et perspectives qui s'offrent en lui.

Pourtant, ce n'est pas raison d'éliminer le critère plus substantiel du choix. Si dans bien des cas, on peut avancer que ce qui compte ce sont les conditions de l'activité, on peut très bien imaginer aussi quelqu'un qui, assez ou relativement satisfait des conditions d'exercice de son métier, dirait que ce métier a fini par le lasser, qu'il n'en voit plus guère de développement qui le séduise, et qui dise qu'il est plutôt et désormais attiré par une autre occupation plus en phase ou autant en phase avec elle qu'il souhaite exercer. Il n'y a pas ainsi de raison de supprimer l'importance de ce critère plus substantiel. Au fond, un individu peut même très bien dire que « pour finir, au total, telle autre activité, ou telle autre orientation de son intérêt est plus conforme à son intérêt et son goût propre », et qu'après avoir exploré telle piste, il se rend compte que cela n'est pas ce qu'il souhaite plus profondément ». Ce qui rend acceptable une telle formulation, c'est tout d'abord le temps passé à celle que l'on quitte, une certaine durée d'expérience qui a permis sinon de la connaître intégralement du moins de la connaître suffisamment pour l'évaluer et, surtout, pour évaluer l'intérêt que nous pensons pouvoir y trouver. Rien d'autre. Nous ne lui contestons pas alors l'idée que ce faisant il pense revenir à des orientations qui seraient un peu plus les siennes.

Au-delà, c'est même une parole assez forte. Elle suppose en effet tout d'abord une meilleure connaissance de soi-même et le motif d'un souci de soi plus ferme. Même si ensuite se pose la question de la réorientation, qui n'est pas toujours si simple, elle atteste que désormais la personne en question a quelque chose comme une boussole interne à partir de laquelle il ou elle va s'orienter ou du moins s'efforcer de s'orienter. Il ou elle devient plus circonspect, plus prudent.

Elle est forte ensuite et assez rassurante pour ceux qui l'entendent, pour la raison que ce qui est tombé, ce n'est plus seulement tel choix initial auquel on pourrait ou l'on devrait substituer un autre. L'individu ne passe d'un choix à un autre, il ne va pas faire ceci après avoir fait cela. Il devient plutôt un peu plus prudent, plus perplexe, plus attentif aussi autant aux caractéristiques du métier qu'à son propre souhait. Et tout autant dans l'idée que quelque chose comme un choix qui « collerait parfaitement » est ce dont il faut que je me défende.

Ce qui est tombé plutôt c'est la croyance que le choix d'un métier se fait ou doit se faire selon la norme d'une totale adéquation à soi-même. Devenir plus circonspect, plus prudent, c'est se dire qu'il n'y a rien de tel qu'une totale adéquation mais c'est plutôt chercher à discerner ce qu'il y a derrière les images de métiers avec lesquels nous raisonnons habituellement. C'est autrement-dit prendre la mesure de ce que sont les métiers, dans leur épaisseur même, leur contrainte spécifiques, leur réalité même en regard de nos ambitions et rêves qui dès lors deviennent plus explicites et conscients, qui deviennent nôtres, faute d'avoir rencontré une satisfaction immédiate.

On a l'habitude d'opposer le rêve ou l'ambition d'une part, à la réalité jugée alors peu gratifiante. Mais je ne crois pas que cela se passe comme cela, et l'expérience que je cherche à analyser ici n'est pas celle d'un désenchantement. Elle est plutôt celle de l'écart même entre nos ambitions et une certaine réalité, elle est plutôt une prise de conscience de nos ambitions, espoirs et rêves comme tels, dans leurs écarts par rapport à la réalité. On peut très bien avoir une haute idée de tel ou tel métier, constater ou commencer à constater la réalité plus difficile de ces métiers,

et s'y engager quand même. On prend alors une conscience plus nette autant que plus forte de notre idéal ou de notre ambition.

On peut dire que « cela n'était pas pour moi ». Il n'en reste pas moins qu'il nous a fallu faire cet essai, faire cette expérience pour le comprendre, et, par exemple, que le rêve que nous avons associé au nom de tel métier, était un leurre. Quelqu'un qui nous dirait alors : tu aurais dû plus réfléchir, et tu n'aurais pas eu besoin de faire cette mauvaise expérience, tu aurais moins perdu de temps, se trompe. Il fallait que cette expérience soit faite pour que l'on comprenne les choses.

Comment alors peut-on raisonner avec cette idée d'un choix qui pourrait mieux nous convenir sans pour autant prétendre « coller » avec nous ? La convenance ne se réduit pas à l'identité ou à l'accolement, au comblement d'un certain désir. Le soi se découvre alors comme plus ouvert, plus situé dans un certain temps, - que l'on eut nommé temps de l'essai- plus indéterminé.

Ainsi, non seulement il nous faut maintenir les deux critères – celui touchant les conditions de l'activité et celui touchant notre moi - mais il faut dire, que, concernant le deuxième, ce soi se découvre lui-même comme changeant, plus ouvert et indéterminé surtout. « Il se découvre comme tel » : non pas « il est un être changeant et soumis aux influences différentes, comme une feuille emportée par le vent », comme on le dirait de l'extérieur, mais il « se découvre comme tel », c'est à dire comme ouvert à certains possibles, que parfois il peut et veut être, parfois non.

Si ces points méritent d'être rappelés, c'est entre autres pour la raison suivante : au moment de chercher à aider des enfants ou adolescents dans leur propre choix, il ne faudrait alors sans doute pas leur laisser croire que le choix qu'ils doivent et vont faire puisse relever d'une réflexion parfaitement nette et transparente et susceptible de mettre à jour et de se laisser entièrement conduire par ce que l'on nomme des raisons solides et particulièrement des raisons de convenance. Il ne faudrait pas non plus leur laisser croire que plus cette réflexion sera solide, clairvoyante plus ils auront de chance d'être satisfait dans leur métier, ou encore et pire, que s'ils ne réfléchissent pas, ou pas assez, alors il ne faudra pas s'étonner qu'ils ne soient pas satisfaits. Tu n'auras qu'à t'en prendre à toi ! Comme si les métiers eux-mêmes, et surtout leur condition d'exercice, n'étaient pas en cause dans ce sentiment de satisfaction.

On leur fait penser qu'ils devraient avoir des raisons solides et clairvoyantes. On leur dit que c'est bien ou que ce serait bien qu'il en soit ainsi et alors on écarte les motifs qui se forment en termes de hasard, de rencontres, de déterminisme. On suggère précisément que ce ne sont pas de bonnes raisons, qu'elles risquent d'être faibles. Mais, par là même on s'empêche de les entendre. Dans son intimité l'enfant/l'adolescent est comme tout le monde et comme nous : il sait qu'il y a influence, hasard, déterminisme, rêve, mais justement il ne les dit pas. En leur faisant croire qu'il faut « se déterminer soi-même », et que cette détermination doit obéir à des raisons explicites et solides, on les trompe ainsi ou on leur ment, et par suite et surtout, on les ferme. Non les déterminations qui nous conduisent sont plus diverses, plus labiles, plus incertaines, et comme je le disais plus haut, cela n'empêche pas que nous choisissons, cela n'a jamais empêché que nous choisissons et même que nous disions à juste titre que c'est bien notre choix.

On suggère aussi ou on laisse penser qu'il serait souhaitable qu'ils se connaissent, et se connaissent bien, et cela afin de mieux ajuster leur choix à ce qu'ils sont. Mais c'est par là les

priver d'une expérience d'eux-mêmes comme possibilité autant de se convenir à quelque chose que de s'y disconvenir. "Il faudrait que tu te connaisses mieux" dit-on. Mais outre le fait que nous choisissons des activités d'abord pour ces raisons qu'elles nous plaisent, nous attirent et nous séduisent, on les prive de l'expérience de pouvoir revenir sur ses choix initiaux et, par là mieux se comprendre eux-mêmes. Le choix ainsi présuppose l'essai, et c'est parce que nous nous sommes engagées que nous pouvons par la suite changer et évoluer.

Paroles de vérité et littérature

Mais on peut aussi me semble-t-il aller plus loin. Il n'est pas impossible en effet d'assumer son métier, et dire que c'est le nôtre, tout en disant ou avouant que le choix s'est fait un peu au hasard, selon certaines influences ou circonstances, en y reconnaissant certains déterminismes, ou encore certains échecs ou regrets ou encore que ce choix n'a pas vraiment donné lieu à une réflexion forte, assurée elle-même des raisons de ce choix, et tout à fait clairvoyante. On peut même l'avouer et le dire de la façon suivante : « oui, c'est vrai, dans la « fabrication » de mon choix, mon choix de métier sinon de vie beaucoup de choses, sont intervenues ; beaucoup de bêtises et de rêves ; peut-être aussi des tristesses et des regrets et d'impossibilités de faire ce que j'aurais aimé pourtant faire ; beaucoup d'effets de mode et de recherche d'honneur, ou, au contraire, fort peu de réflexions, fort peu d'idées, et j'aurais fait comme on fait toujours un peu chez nous ». On peut dire de telles choses, de façon un peu distante, prêt à entrer dans plus de détail si besoin est.

On peut même aller plus loin, et inclure dans ce type d'aveu des réalités plus dures, comme celles-ci : "le choix économique et la nécessité de gagner de l'argent, s'est imposé, et a en fait asséché toute prétention, au moins pour un temps, à choisir ce qui aurait pu plus convenir : il a fallu travailler, pour gagner de l'argent, et, plus fortement encore, il a fallu gagner de l'argent pour subvenir à une famille". Mais aussi : "il a fallu reconnaître une certaine impuissance et que, alors même que je voulais être chanteur il me fallait bien reconnaître que je chantais mal, sans espoir de quelque réussite ; que j'avais en ce sens un handicap – et certains handicaps sont inexplicables - qui me barrait la route de ce que je voulais".

Il n'en reste pas moins me semble-t-il, et même en prenant en compte ces deux dernières données, qu'il y aurait quelque chose de salutaire dans de telles paroles, comme si elles disaient quelque chose qu'à la fois nous taisons la plupart du temps, mais qui pourtant libérerait nous-mêmes, ainsi que celui et celle qui les entendrait (nos enfants, les enfants que nous éduquons) d'une certaine obligation à savoir fermement ce qu'ils doivent être, choisir et même faire, d'une certaine idée que le choix doit être libre et non contraint.

Il semble autrement-dit, et c'est sur ce point que je veux insister, que de telles déclarations n'aient pas forcément le sens d'un désaveu de notre métier ou de notre engagement présent. Nous pouvons les dire, sans pour autant rejeter notre engagement, ou certains aspects vie présente. Il a fallu gagner de l'argent, assurer mon indépendance, remettre à plus tard tel souhait, ou y renoncer. Il a fallu bien des fois négocier.

On peut me semble-t-il admettre que de telles paroles puissent être dites, sans pour autant porter atteinte à la norme selon laquelle il est souhaitable et possible de rechercher ce qui nous convient. Le convenable d'une vie ne se réduit pas à sa conformité à nous-mêmes ; heureusement, nous avons bien d'autres mesures.

Et j'avancerai encore la chose suivante : une chose est d'avouer de telles choses, de se les dire et ainsi de se les donner à penser, autre chose est de mentionner un savoir nous disant que nos choix sont contraints, fait au hasard, sans clairvoyance, ou sous le coup de quelque nécessité. Lorsque je dis cela, ou le raconte, je dis autre chose que « l'on sait bien que nos choix sont contraints et en grande partie aveugle ». Une chose est de dire, de chercher à dire, de s'efforcer de faire le récit de ses choix ou non choix, autre chose est de mentionner un savoir qui nous dit que nous sommes déterminés. C'est comme si la dimension « récitante » était par elle-même une exploration, qu'elle prenait en charge sinon notre vie dans son ensemble, du moins une certaine épaisseur temporelle et que, étant une exploration, elle ouvrait quelque chose ou rendait possible un autre rapport à ce qui nous contraint et nous limite². A dire en particulier le poids qu'ont effectivement les contraintes économiques, à dire par exemple, j'ai dû gagner de l'argent, on dit aussi qu'on l'aura dû à tel moment, et l'on dit aussi ce dont l'argent était le moyen, par exemple subvenir à mes besoins de la famille que je fondais ou alléguer ma famille de mon entretien. Nous disons ou pourrions dire : « il m'a fallu faire ces choix, j'ai dû faire ces choix, là je n'avais plus aucune marge de manœuvre, à ce moment-là ».

Dans les récits que nous pourrions ainsi faire de nous-mêmes, ce n'est pas tant que nous nous cherchons, mais plutôt nous cherchons à nous expliquer tout un ensemble de contraintes, avec lesquelles nous avons su ou non, pu ou non faire ; nous nous expliquons à nous-mêmes nos stratégies, et cela est autre chose que de supposer que nous connaissons bien les déterminismes qui pèsent sur les hommes, et qu'ils se sont appliqués à nous comme à d'autres, et dans bien ces cas plus que d'autres.

Il n'est pas du tout exclu que de telles paroles puissent être dites dans le cadre d'une relation éducative, et dans l'optique de préparer l'enfant à quelque chose sans pour autant le désespérer. Et certes, faut-il des conditions : c'est sans doute avec des enfants d'un certain âge que l'on peut dire de telles choses, et selon aussi une certaine qualité de rapports. En même temps, c'est bien l'aptitude à dire que nos choix, et les motifs de ces choix sont parfois bien divers, que « nous ne faisons pas toujours ce que nous voulons », ce qui pourtant n'empêche pas de faire », qui cultive une telle qualité de relations. On ne se dit pas déterminé et empêché, contraint, mais l'on dit que l'on fait avec ces contraintes et ces déterminations, on raconte comment on a fait, comment l'on on a dû faire ou doit encore faire avec elles, à tel moment, et pour une temporalité plus ou moins longue. On ne dit pas que l'on est contraint, on le raconte, et c'est très différent.

A un niveau un peu différent, on peut appeler littérature, ces récits de soi, ces récits faits par d'autres qui disent ou cherchent à reconnaître les luttes menées de tel ou tel avec des environnements le plus souvent tout à fait contraignants. Et ce qui nous plaît dans ces récits, ce sont bien justement ces luttes, et même parfois et seulement ces luttes qui pourtant n'aboutissent pas et où le poids des déterminismes se sera avéré trop fort.

Ces gens ont vécu, pouvons-nous dire et si dans certains cas cette vie est un échec, elle vaut cependant plus que bien des vies dites réussies. Nous l'apprenons en tout cas dans la littérature. La vie d'Emma Bovary ou de Raskolnikov, ou de tel héros de Coetzee, de tel héros de

² Je retrouve là les analyses de Paul Ricœur, et de Mac Intyre, mais d'un point de vue différent puisque ce qui compte pour moi n'est pas tant le récit comme perspective de l'unité du soi, mais le récit en tant qu'il produit de la connaissance ou nous situe dans une expérience des nécessités.

film, n'est sans doute pas très brillante, elle peut avoir à nos yeux bien plus de dignité, d'épaisseur, de richesse, montrer de la solidarité, que la vie sans épreuve, sans rudesse et sans force de personnages qui auraient mieux réussi, ou qui prétendraient que quant à eux ils ont toujours fait ce qu'ils ont voulu.

Le fait est autrement-dit qu'il y a, outre ces exemples d'une parole relativement ordinaire que je citais plus haut, quelque chose comme la littérature, c'est-à-dire quelque chose comme une parole de vérité, pour laquelle et grâce à laquelle ce que nous connaissons comme déterminisme et/ou jeu des circonstances, ne renvoient pas à des déterminations externes qui limiteraient toujours notre liberté, mais plutôt à des forces dans lesquelles notre liberté se joue, se perd autant qu'elle se trouve. Et là il n'y a plus guère de sens à se demander si elle en triomphe. L'important est qu'elle en joue.

Si ce fait est important c'est me semble-t-il qu'il déplace la question de la dignité : une vie qui a dû faire sa place à quelque nécessité, s'est trouvée limitée dans ses ambitions, n'est pas pour autant indigne. Dans ce non-choix, dans le poids de cette détermination, elle a vécu, elle a dû aussi choisir parfois, elle s'est liée à d'autres, elle a senti aussi le poids de tout une réalité matérielle qui l'entourait, tantôt elle a plié, tantôt elle a résisté. C'est à mon sens même le ressort et la source de la pitié comme affect social qui nous lie aux autres : en écoutant ou voyant ces récits, nous savons que nous ne sommes pas nous-mêmes étrangers à ce déterminisme. Curieusement on y gagne une certaine expérience du poids et de la réalité des choses et des êtres. Réciproquement, quiconque nie, refuse de voir et de dire, s'empêche de dire cette expérience des nécessités, ne peut trouver place en lui ou elle pour un quelconque affect de pitié comme affect social.

J'ai ainsi distingué deux niveaux de ces « paroles de vérité » : le niveau d'une parole d'aveu qui m'a semblé pouvoir être ordinaire, le niveau de la littérature. Il me semble que ces deux niveaux sont nécessaires. A ne s'en tenir qu'au premier, à chercher à s'expliquer sa vie, on risque d'entrer dans un discours infini où l'on espère trouver enfin les causes ultimes de sa vie. A ne s'en tenir qu'à la littérature, on risque de s'oublier soi-même et à ne pas revenir à ses propres déterminismes.

Est-ce à dire pour autant qu'alors, et puisque tout serait conduit pas détermination et/ou circonstances, qu'il soit inutile d'entamer la moindre réflexion au sujet du choix ? Je ne le pense pas et ce serait de nouveau confondre sciences du déterminisme et expérience du déterminisme. Plus haut je notais que la sorte d'obligation de réfléchir selon des raisons solides et transparentes qui parfois nous est faite, est la meilleure façon de ne pas explorer et de prendre la mesure des motifs, déterminismes, circonstances et raisons qui influencent notre choix. Une chose est de rechercher les raisons, les raisons explicites et tenues pour solides et « raisonnables » de se décider, autre choses est d'explorer la variabilité des motifs, circonstances, influences et raisons qui nous conduisent. La part qui nous semble tenir à quelque influence, et influence d'une personne ou d'un ami, d'un groupe d'amis, ou d'une rencontre ; la part que nous semble tenir aux raisons de préférer tel ou tel métier, comparativement à d'autres ; la part qui peut tenir aux différents aspects de ces métiers, dès lors que l'on entrons à minima dans leur examen (de quoi est fait ce métier, avec quel autre métier cohabite-t-il, quel type de personne y rencontre-t-on ? et est-ce bien avec eux que l'on souhaite cohabiter, etc.) ; d'examiner encore la part de nos rêves et ambitions : tel, à tel moment, a des ambitions démesurées : tel autre, tout timide, n'ose plus rien, ou se dit qu'il ne peut rien tenter. Mais comment ces différents aspects ne pourraient « travailler », et je veux dire par là

changer, se modifier, évoluer, si ne pouvait avoir lieu une réflexion où il s'agit de porter à la conscience et de prendre la mesure de tout ce qui peut nous conduire et influencer ? Une chose est de laisser penser à ceux que l'on accompagne, qu'il est sinon nécessaire du moins préférable qu'ils choisissent avec des bonnes raisons, et particulièrement des raisons qui tiendraient à leur nature, autre chose est d'explorer avec eux, et dans le temps, la diversité des motifs, qui peuvent conduire à choisir un tel métier, au moins au moment. On ne choisit pas pour eux, mais on ouvre la question des choix, des motifs de ces choix, des raisons de ces choix, de ce qui nous semble relever de certaines influences, de ce qui au contraire nous semble propre.

C'est ainsi dans la mesure où nous sommes nous-mêmes des usagers du monde, et par là en mesure d'en reconnaître et connaître nous-mêmes les déterminismes, que nous pouvons par ailleurs être usagers des sciences, et particulièrement de la sociologie ici, pour reconnaître en elles l'épaisseur de ces savoirs, leur richesse, l'importance qu'il faut donner ou non à tel ou tel de ses aspects. Mais c'est bien à cette condition de ce que j'ai nommé plus haut quelque chose comme des paroles d'aveu, qu'il est possible de reconnaître ces sciences et de les comprendre comme autre chose que des déterminismes un peu extérieurs qui s'imposeraient à nous. Pour que quoi que ce soit s'impose, il faut bien un qui à quoi elle s'impose.

Ces thèses sont assurément fragiles, et appellent de nombreuses questions.

Mais je pense qu'elles peuvent recevoir un appui du fait même de se situer dans une perspective d'éducation au choix. Eduquer au choix, ce n'est certainement pas taire toutes les raisons qui font que nos choix sont très souvent non clairvoyants et aussi très contraints. Ce serait bien mentir. C'est au contraire situer cette question dans un environnement, qui inclut ces aspects, comme une part de la question. Mais justement comme une part, et c'est précisément le récit qui s'engage dans l'établissement de cette diversité et de cette mesure. Les sciences sont de ce point de vue tout à fait inutiles, et en particulier la sociologie, ou une certaine sociologie : nous savons très bien ce qu'elle dit. Mais il se trouve que dans le récit que nous faisons de nos vies, ces connaissances ne sont pas ignorées, certes, mais comme situées, au sein d'une vie donnée, où il y a bien quelque jeu à mener entre ces facteurs.

Dire somme tout la vérité : et que nos choix sont contraints, hasardeux, et que dans le même temps, quelque chose comme une marge subsiste, un jeu subsiste et que des choix se sont faits³.

Spinoza écrit que la liberté est la connaissance des déterminismes qui nous conduisent. Il entendait par là au moins suspecter notre prétention à croire que notre volonté peut tout, peut et même doit décider pour nous-mêmes.

³ Et il faut dire ici que la sociologie, la sociologie un peu fine, a su reconnaître ce point. Bourdieu par exemple avec sa notion de stratégie, son effort de saisir un sens pratique, en tant qu'effort de se situer et de faire avec certaines contraintes. Lahire également avec la notion de configuration ainsi que sa critique de la notion de crise, prise en un sens global, à quoi il oppose la notion de décalages, au pluriel Voir en particulier *L'homme pluriel*. Elle a ainsi su construire des catégories de pensées qui récusaient l'opposition entre liberté et déterminisme.

Il semble également que l'œuvre de Michel Foucault ait été orientée dans cette direction là. Voir le texte *Écriture de soi*, dans *Dits et Ecrits* sur ce point, et comment l'écriture de soi, en tant qu'exercice, n'est pas tant connaissance de soi, qu'effort pour tenter de revenir au soi, de revenir à sa fermeté.

J'ai mis longtemps je pense à comprendre ces thèses, et en particulier à comprendre ce que pouvait bien vouloir dire la thèse selon laquelle nous serions libres à proportion de la connaissance de ce par quoi nous sommes ou nous avons été déterminés. Je ne voyais pas bien en quoi cela pouvait avoir le moindre sens de dire que parce que je connaissais et admettais de reconnaître les influences qui m'ont guidé, par exemple mon milieu social, ou mon histoire particulière en tant qu'elle fit naître certaines névroses particulières, pouvait apporter quoi que ce soit à ma liberté ou me faire admettre que j'étais libre. Si cela signifiait par exemple que connaissant ces causes, je pouvais alors tenter de les modifier, dans un sens plus conforme à ma volonté, il fallait admettre que ces causes pouvaient être ma main. Pourtant il est bien difficile d'admettre que je pouvais en changer quoi que ce soit, au moins pour moi, à ce qui m'a fait. Quant à le changer pour d'autres, il faudrait alors penser pouvoir créer de toute pièce un monde d'où toute influence autre que celle que nous souhaitons, mais aussi tout hasard seraient éliminés. Et aucun philosophe, n'a pu jamais penser une telle chose : dans quel avenir sinon impossible du moins très, très lointain, nous aurait-il projeter ? Que pouvait bien signifier et que peut signifier la croyance d'une maîtrise totale de notre environnement ?

Mais il reste que les analyses faites plus haut, permettent de commencer à comprendre ce que prétendait dire Spinoza, ou permette d'en accepter quelque chose. La réflexion, le travail de connaissance et de reconnaissance de ce qui nous conduit aurait par lui-même quelque chose de constitutif, et ce alors même que nous n'y serions pas, que nous ne prétendrions pas y être tout à fait clairvoyant. Faire que des gens commencent à reconnaître et commencent à connaître, les différentes influences qui sont les leurs, qu'ils commencent à distinguer différents types d'influence, et commencent à raisonner selon cette connaissance, n'est pas tout à fait vain et inutile. Non pas seulement savoir qu'en général il y a des influences, non pas les lire dans quelques livres, mais chercher aussi à en dire les aspects singuliers, propres à son environnement, ne semble pas être en effet tout à fait vain et inutile. Et d'autant moins vain et inutile que l'on ne prétend pas les maîtriser parfaitement, les comprendre parfaitement, mais que, comme je le disais plus haut, on les explore, on a une certaine conscience de certaines, dans leurs aspects concrets et singuliers, comme on sait également que d'autres peuvent être conduits par elles. Rien de plus commun que d'être influencés, et il n'y a pas à s'en inquiéter. C'est trace au moins que quelque chose nous aura convenu. Rien de plus commun que ne pas avoir été influencé, mais c'est trace précisément d'une non-influence, d'une non convenance, d'un impossible qui mesure au moins notre être à tel ou tel moment. Mais c'est justement parce que nous reconnaissons ce savoir, que nous en repérons ici et là et pour nous les traces, qu'il cesse d'être inquiétant et accusateur. Il apprend, sur soi, sur d'autres, sur nos aptitudes et capacités relationnelles.

Rémunération et prestige

Pour finir, et toujours selon une perspective adulte, je voudrais dire quelques mots de certains motifs qui très régulièrement conduisent les hommes et m'efforcer de les évaluer en prenant appui sur ce qui a été dit plus haut.

Tels en effet choisissent un métier car il leur semble que ce métier soit bien rémunéré ou qu'il conduise à un certain prestige social. Ils ne choisissent pas le métier pour lui-même, mais pour ce qu'il est capable de rapporter en rémunération et prestige. Ces deux dernières motivations, ne sont toutefois pas du même ordre que les premières : tandis que dans les premiers cas on choisit une activité, là on choisit l'activité non pour elles-mêmes, mais pour des raisons dont nous disons

qu'elles lui sont extérieures. Sans doute que beaucoup de choix cherchent à prendre en compte les deux aspects : l'activité elle-même, l'intérêt que nous pensons lui porter, son caractère plus ou moins rémunérateur, ou son prestige. Mais au fond il s'agit bien d'un équilibre et d'un équilibre entre deux dimensions dont le statut n'est pas le même. Nous admettons ainsi que l'on puisse sacrifier, relativement, les dimensions de rémunération à celle de l'activité, mais il nous est plus difficile d'admettre que l'on puisse sacrifier les dimensions d'intérêt aux dimensions monétaires ou de prestige. Si nous savons que cela peut bien exister, je ne crois pas m'avancer beaucoup en disant que cela nous pose problème et un problème que l'on peut dire moral : est-ce au fond une bonne chose, de procéder ainsi ? Ceux qui sont forcés à un tel arbitrage savent aussi très bien qu'ils sacrifient quelque chose d'important, dont ils gardent le souhait en eux. La question ne se pose pas dans le cas symétrique de la personne qui relativise l'argent pour lui préférer l'activité. Cela sera sans doute plus difficile pour elle, elle sera moins certaine des conditions de confort, mais, dit-on alors, elle sera peut-être bien plus « heureuse ». Ce qui montre que ce que nous anticipons comme bonheur est différent du confort, que le bien vivre est différent du vivre comme le disait Aristote. Il y a des cas où telle personne choisit de gagner beaucoup d'argent, parce que elle entend par la suite réaliser tel ou tel ou tel projet. Le gain espéré est un moyen et pas une fin. Et en ce sens et de nouveau il n'y a pas d'égalité entre les deux types de motifs.

Quant à ce que j'ai nommé prestige social : pouvons-nous l'apprécier pour lui-même, peut-il être en lui-même une fin ? Nous aimons ou apprécions le pouvoir et tout ce qui va avec ; nous apprécions la renommée et la reconnaissance d'autrui. Mais il se trouve que dans nos sociétés et sans doute dans toute société la renommée n'est pas attachée à nous-mêmes, à notre nature par exemple, ou encore à notre naissance : elle passe plutôt, ou elle est supposée passée par l'exercice de certaines activités. Alors, peut-on choisir certaines activités en fonction de la renommée qu'elles sont supposées apporter ? Oui sans doute mais il n'en reste pas moins qu'il semblerait bien difficile, et bien périlleux aussi de se lancer dans une activité tenue pour renommée, et pleine de prestige, sans avoir ou sans avoir le sentiment que l'on a une certaine affinité pour elle, ou d'un certain goût pour elle. Quelle que soit la puissance de nous faire nous-mêmes, en fonction de but choisi, cette puissance semble avoir ses limites : si je n'ai aucune inclination pour telle activité supposée prestigieuse et choisie à ce titre, si je ne m'en découvre aucune malgré mes efforts il n'est pas impossible de penser que cet effort sera vain.

Il semble ainsi que notre puissance de nous faire à volonté, ou d'imaginer que nous puissions construire de l'intérêt pour n'importe quelle activité et du seul fait que nous fassions effort pour la faire nôtre, bute sur quelque chose, et quelque chose que l'on peut nommer nos inclinations naturelles, nous-mêmes somme toute.

Ce raisonnement repose sur la double prémisse suivante : d'une part nous avons des inclinations, et des inclinations pour tel ou tel type d'activité (ce qui ne veut pas dire pour autant que ces inclinations ne peuvent changer, évoluer, se transformer) : et d'autre part qu'il est souhaitable de les suivre, de s'en préoccuper un peu ou d'y être attentif. Il y a quelque chose comme des inclinations, des inclinations que nous pouvons dire naturelles, et celles-ci peuvent même changer ou évoluer dans le temps.

C'est de nouveau retrouver le critère d'une convenance qui n'est pourtant pas pensable comme adéquation.

3 - ENGAGEMENTS COMME FIN DE L'EDUCATION

Pour revenir maintenant à la question posée initialement, elle pose non pas tant la question de la motivation, du désir pour tel ou tel service et des activités et décisions qu'il faut mettre en œuvre pour l'obtenir, mais plutôt celle de l'engagement, et de l'engagement cette fois des enfants et adolescents eux-mêmes dans l'activité, et non pas dans l'activité future, non pas seulement dans l'optique de l'activité future et adulte, mais bien dans l'activité scolaire elle-même.

Ce qui compte pour des professeurs, pour un établissement, c'est bien la motivation et l'engagement des élèves. Et je serais tenté de dire plus l'engagement que la motivation. Ce terme d'engagement me semble en effet différent de celui de motivation et c'est cette différence que je voudrais chercher à saisir.

Le terme d'engagement a en effet et tout d'abord, plus d'épaisseur temporelle ou de continuité que celui de motivation ; on parle ainsi d'un engagement dans une activité, ou dans le temps relativement long d'une activité ; il implique aussi, et du même coup peut-être une plus grande aptitude à des « sacrifices » ; ce dernier terme peut sembler un peu fort ici, mais il a souvent cet usage banal d'une certaine capacité à laisser de côté certains intérêts, qui pourraient être les nôtres, pour leur en préférer d'autres, tenus pour plus importants et sur lesquels on se concentre quelque temps ; il implique aussi un rapport au but plus distant, plus éloigné, autant que plus incertain et l'acceptation de cet éloignement comme de cette incertitude : c'est l'activité elle-même qui nous requiert, non tout de suite le but, l'achèvement (un puzzle : je peux m'énerver des pièces qui ne collent pas, et me presser vers le but ; mais je puis aussi prendre plaisir à regarder à droite ou à gauche, tenter telle pièce ou telle autre et être ainsi attentif aux formes des pièces, partir un moment pendre un café ou jouer avec des amis : le but, l'achèvement devient plus incertain et moins pressant surtout) ; enfin, la notion d'engagement me semble aussi impliquer, et du même coup encore, quelque chose comme un plaisir interne pris à l'activité elle-même, le plaisir d'exercer soi-même une certaine activité tout en sachant que le but n'est pas forcément assuré. L'engagement en ce sens est ouvert et, s'engager dans une activité quelconque laisse planer une incertitude quant à la fin poursuivie.

Quiconque me semble-t-il qui fait l'expérience d'une activité l'apprécie pour elle-même, la développe pour elle-même en sorte qu'elle devient autre chose qu'un ensemble de moyens en vue d'une fin. Cela ne veut pas dire que toute réussite lui est étrangère et qu'il n'a pas le souci parfois d'attester des produits de son activité au travers de ses réussites, mais il y a deux mesures : tant l'activité même et le plaisir que l'on y prend que l'attestation de réussite devant autrui. La motivation est en ce sens double : interne autant qu'externe comme on dit

Donc épaisseur temporelle, capacité de sacrifice plus forte, but et récompense différés et incertains, plaisir éprouvé à l'exercice même de l'activité, quoiqu'articulé à des moments d'attestation, ces quatre traits me semblent caractériser ce que l'on attend sous ce terme d'engagement.

Pris en ce sens, ce terme ne me semble pas désigner autre chose que la fin que nous poursuivons, nous, professeurs, responsables à différents degrés et place de l'école, ou de l'université, éducateurs. Elle dit notre fin, et notre fin légitime au sens où, si nous parvenons à cela, et même sous des formes modestes, alors ça va, nous avons fait notre travail, notre activité a trouvé sa fin. Eduquer ce serait permettre, rendre possible, cultiver cette capacité d'engagement,

cette expérience d'une activité un peu plus continue et soutenue, faite du plaisir lié à l'activité comme telle autant qu'à ses attestations de réussite, et qui sait qu'elle peut se développer au-delà.

Evidemment cela peut surprendre : dire que c'est là notre fin, à nous tous éducateurs, cela peut sembler bien trop court, ou bien trop évident, ou encore pas si facile car c'est bien là quelque chose que l'on ne peut faire à la place de celui ou celle dont nous souhaitons qu'il ou elle s'engage. Il me faut alors un peu étayer, renforcer cette affirmation, lui donner de plus belles et fortes lettres de noblesse. Intuitivement on peut bien admettre que c'est là quelque chose d'important pour les individus, que l'on ne peut que leur souhaiter ; mais dire au fond que ce serait là la fin même de l'éducation, c'est ce qui peut sembler un peu court, étrange, trop amiteux ou pas assez.

J'avancerai les arguments suivants pour tenter de rendre plausible une telle thèse, réservant à d'autres développements l'effort de la légitimer ou déduire du point de vue de la liberté.

- Kant : de son travail, du rapport à son travail il disait ceci : partir de ce que l'on sait, et tenter de le porter plus loin ; s'assurer de ses forces d'abord, et pousser plus loin. Il disait donc à la fois qu'il fallait revenir à sa maîtrise, l'exercer de nouveau ou en faire brièvement la carte et, parce que l'on a fait cela, tenter d'aller plus outre, porter cette maîtrise ou ce savoir vers un domaine nouveau, une question nouvelle, un terrain nouveau.

Comme disent les professeurs d'EPS aujourd'hui, il s'agit de s'assurer de sa zone de confort, *et*, parce que l'on fait une telle chose, en sortir, se projeter plus loin investir une autre activité, et, au besoin, par moments, revenir en arrière pour s'assurer de soi, puis repartir, encore plus fermement. La zone de confort n'est pas donnée tout de suite et à chaque instant, il faut pouvoir y revenir, il faut ce retour à soi ; et c'est ce qu'oublie le plus souvent ceux qui nous exhortent sans plus, au point d'en faire un devoir, à en sortir comme ils disent : sans doute qu'eux-mêmes ont oublié cette expérience même et sa condition. *Et puis* il faut passer outre, s'essayer, essayer. Les deux gestes sont nécessaires : refaire fond sur soi, *et* pousser au-delà, explorer ou tenter autre chose.

Et il n'est peut-être pas impossible d'avancer qu'il en va de même pour une entreprise. Revenir à ses métiers fondamentaux s'en assurer, *et* aller, prudemment, à la « conquête » d'un autre marché, ou, plus prudemment encore, varier tel ou tel aspect de tel ou tel produit parce que l'on a des raisons de se dire que la demande évolue mais aussi parce qu'il est possible, dans un temps raisonnable, de modifier toute la machinerie nécessaire à la production de ces biens (machinerie qui est dans bien des cas très lourdes et longues à changer et modifier : le « capital fixe » ne se change pas à volonté, pas plus d'ailleurs que le capital humain). Et il est tout à fait certain que l'entreprise a de nombreux outils pour évaluer ce que sont l'un et l'autre, et pour les évaluer dans la perspective de savoir si et dans quelle mesure exactement elles peuvent se projeter plus loin. Reste qu'il n'est pas impossible de soutenir, que ce schème de l'activité vaut à leur niveau et que là aussi il s'agira de prendre un risque sur fond de calcul.

On retrouverait là les enseignements de John Bowlby concernant la confiance en soi, cette idée d'une « base secure », ou encore de ce double mouvement qui consiste tant à s'assurer de sa base que se projeter au-delà.

Par là j'aurais dessiné un peu mieux la dimension ou épaisseur temporelle dont je parlais plus haut : on ne « va pas de l'avant seulement », on ne vise pas quelque but attirant, on n'est pas

une sorte de flèche tendue vers l'avenir et en ce sens quelqu'un de motivé, mais l'activité circule entre un passé et un avenir, entre un certain retour à soi, une certaine connaissance de soi, et la possibilité de se projeter au-delà, elle fait fond sur tout un ensemble de dispositions cultivées, ou encore de compétences connues et exercés, sur quoi elle s'appuie.

Si l'on dit alors que dans l'éducation il s'agit de développer cette confiance en soi ainsi comprise, alors on peut admettre que c'est bien là une fin de l'éducation : développer chez tous les conditions d'une telle confiance en soi.

- Hegel. Que disait-il de l'école, de sa fin, et même de la fin de l'école moderne. Rien d'autre que ceci. Apprendre à agir selon un but. Voilà quelle était pour lui la seule chose exigible : la capacité à organiser son activité selon des buts, et par suite de pouvoir chercher et ordonner les moyens pour ces buts. L'activité cesse par là – ou l'on s'efforce qu'elle cesse - d'être dépendante de l'instant, de la multiplicité et variabilité des plaisirs et séductions du moment et de notre arbitraire en ce sens. Hegel pensait ainsi que toute l'activité de l'école n'avait pas d'autre but que cela : donner un peu d'épaisseur temporelle à nos désirs, les rendre un peu moins papillonnant, et faire en sorte que nous soyons un peu moins séduits et emportés par le nouveau par exemple. Une telle thèse ne dit rien d'autre que ce qui fait notre activité de formateur : il est assez normal que les élèves ne se concentrent pas, vivent dans l'instant, notre effort consiste non pas à leur dire que ce n'est pas bien mais plutôt à faire en sorte qu'un peu d'application continue naisse. Par là on ne cherche pas à étouffer toute légèreté, toute séduction un peu frivole, mais on crée un autre rythme pour l'activité.

Cette capacité est purement formelle ajoutait-il, i.e. indifférente au choix du but, indifférente à nos préférences pour tel ou tel but : ce peut être ceci ou cela, et à l'école, faire ou savoir faire une carte géographique, un compte rendu d'expérience, un rapport de stage, non pas seulement résoudre des problèmes mathématiques, mais se dire que celui est super facile, celui-ci plus difficile, et aussi parfois inventer nous-mêmes des problèmes : là on sait faire ou on commence. Cette notion d'une activité formelle suppose ainsi la faculté de s'intéresser à tout et n'importe quoi : ce qui compte c'est ce pouvoir organiser son activité selon un but, c'est tout, quel que soit ce but. Par la même me semble-t-il on découvre en soi une capacité à s'intéresser à bien des choses qui ne sont pas nous, à bien des choix qui ne sont pas les nôtres et dont nous n'aurions pas idée. Et c'est ainsi un argument important pour avancer qu'il ne doit pas y avoir de liberté de choix : si c'était le cas, on ne s'intéresserait jamais qu'à « ce à quoi l'on s'intéresse », à ce à quoi sa famille s'intéresse, on ne se donnerait pas les moyens de découvrir de l'intérêt, ailleurs, autant que plus ouvert. L'expérience qui est visée ici me semble être la suivante : je peux m'intéresser à tout, du moment que je m'y applique ou engage. Il y a ainsi une puissance en nous de nous intéresser à ce qui pouvait nous sembler fort peu intéressant ou important.

Le résultat d'une telle éducation peut être ainsi compris comme capacité purement formelle de déterminer des fins précises, et de déterminer les moyens nécessaires à ces fins. Pure puissance d'ordonner l'action, une fois la fin donnée, et quelle que soit cette fin selon la plus grande efficacité des moyens.

De la même façon en parlant d'engagement, qui est quelque chose cependant différent d'agir selon un but, je parle d'une simple disposition formelle, au sens que ce dans quoi on s'engage est de peu d'importance, du moment que l'on s'y engage : c'est cette expérience qui

compte, quelle qu'elle soit. Reste que, à la différence de l'agir selon un but, la notion d'engagement ne se détache pas complètement de l'intérêt plus substantiel pour telle ou telle sorte d'activité. C'est l'intérêt qui y est cultivé, étendu, développé jusqu'à épuisement de cet intérêt. Ce qui est visé n'est pas le développement exclusivement formel d'une capacité à organiser l'action selon des buts, mais bien l'investissement de l'intérêt dans telle ou telle activité, l'exploration de cette activité comme telle et le développement même de cet intérêt. Reste que, et comme dans le premier cas, l'engagement concerne des activités différentes.

- Dernier argument qui concerne cette fois l'évaluation des résultats des enfants/adolescents et la question de l'orientation.

Que cherchons-nous lorsque nous évaluons un enfant/adolescent un peu globalement et à des fins d'orientation ? Il me semble que l'on peut avancer ceci : en deçà des notes, en deçà des avis parfois très brutaux des professeurs (et nous avons tous connus de tels jugements) que nous recherchons ce sont des traces d'engagement. A la limite, il suffit qu'il y en ait eu un, à un certain moment, avec un professeur (si, là il s'est appliqué, il s'est investi, il y a eu un progrès, il ou elle a fait plus attention et il a pu être un peu seul avec lui-même, il a pu suivre et accepter certaines normes d'action, il a pu rendre un travail un peu plus tenu) pour nous rassurer. Et si un tel élément ne peut décider de tout je crois qu'il peut peser d'un poids important et permettre une discussion au sujet des élèves et de leur orientation autant qu'avec eux.

Réciproquement un enfant/ou adolescent qui serait pareillement impliqué en tout, ou plutôt appliqué à tout, dans toutes ses activités, pareillement, nous pose je pense question. C'est le signe qu'aucun choix préférentiel et propre n'a été fait : il faut s'intéresser à tout, et au même degré ; on ne peut pas dire : ça vraiment ça m'ennuie, et je préfère cela. Pas d'engagement en ce sens.

Cela me porte à dire que, la plupart du temps nous tenons au secret nos engagements, nous ne les disons pas, de peur de déplaire et d'aller contre ce que nous pensons être attendu. Les paroles de l'engagement, s'il y en a, sont timides, intimes, et, en tout cas, ce n'est pas au premier venu que nous pouvons les dire, et souvent pas du tout à nos parents ; parfois un peu plus à, nos professeurs, à des adultes rencontrés au hasard. La subjectivité est telle me semble-t-il que très tôt se construit une différence entre nos idées de ce qui est attendu et à quoi nous devons ou cherchons à nous conformer, et des parts de soi-même, qui ne répondent pas à cette attente, et qu'il nous est assez difficile de reconnaître. Cela ne signifie pas qu'il soit toujours mauvais de répondre à des attentes, mais c'est d'autant moins problématique si nous pouvons savoir par ailleurs qu'il n'est pas nécessaire d'y répondre toujours et à toutes.

Par là que j'ai cherché de nouveau à valider cette notion d'engagement.

Dès lors : la liberté de choix, le choix laissé à l'initiative de l'enfant, est-ce une garantie d'implication et d'engagement. En fonction des analyses faites plus haut, je crois pouvoir répondre non et oui.

Non, parce que le refus de laisser le choix libre, est une façon de forcer l'intérêt à autre chose que soi, à autre chose que nous-mêmes.

Mais oui et non d'autre part, car l'expérience de l'engagement, si elle dit bien quelque chose de nous, le dit timidement, en secret, ou que les paroles du choix ne sont pas forcément à sa mesure bien qu'il soit nécessaire de les respecter.

Je veux dire ceci : Est-ce qu'une demande explicite, faite le plus souvent à certains moments attendus d'un parcours, supposés venir des parents et de l'enfant, est bien une trace d'engagement ? Il suffit de se poser la question pour se dire que non, ou pas tout à fait. Certes, il ne s'agit pas de la suspecter a priori, mais il ne s'agit pas non plus de lui donner tout le crédit, ou de ne s'en tenir qu'à elle. Cette parole, un peu officielle, au moment t, qui se veut claire, est un aspect de quelque chose de plus épais, plus complexe, plus incertain, de plus étalé dans le temps. Je retrouve là un aspect de la notion d'engagement, le premier, qui pointait le caractère plus épais de la notion d'un point de vu temporel.

On nous demande de prendre plus en compte la parole de l'enfant. Les psychologues nous disent que par là on prend en compte le sujet. Oui, c'est vrai. Et, espère-t-on, pas seulement pour les élèves relevant d'une politique d'inclusion, auxquelles le système éducatif est aujourd'hui très attentif, comme si nous n'avions pas à écouter aussi ceux « qui sont dans les clous (je dis cela car il m'a semblé qu'aujourd'hui la culture du choix concernait pour l'essentiel ceux qui ont des problèmes avec l'école ; c'est pour eux que l'on développe ces politiques). En même temps, on y cherche quelque chose dans cette parole ; il est aussi rare que les traces d'engagement se disent en toute clarté, et évidence, et nous avons des raisons de soupçonner que lorsqu'elles sont dites très fermement, clairement, péremptoirement parfois alors c'est que le choix est imposé, obligé, que l'enfant répète ce qu'on lui a dit, se range à quelques obligations et images fixées de lui-même. Prendre en compte la subjectivité, c'est plutôt prendre en compte, ou chercher à deviner les traces de ses engagements, les oppositions par rapport à ce que l'on tient pour attendu, faire fond aussi sur tout un ensemble d'expériences, tant parfois faites à l'école qu'en dehors de l'école ; prendre en compte sa parole, certes, mais la situer dans une complexité plus large autant qu'incertaine, (je pense ici à des enfants ou adolescent, très engagés dans des activités, mas souvent en dehors de l'école). Et admettre aussi que parfois oui, l'enfant, et plutôt l'adolescent ici, sait ce qu'il veut, ou ne veut plus.

CONCLUSION

Voilà donc quelques arguments. Ils me permettent de dire un peu mieux ce pourquoi cette attente de l'engagement peut à bon droit être notre fin concernant l'éducation.

L'analyse pourrait se développer maintenant sur les conditions d'une culture d'un tel engagement à l'école.

Mais j'espère qu'est apparue ici l'étroitesse des catégories du marché pour aborder la question du choix, et la question du choix dans le cadre de l'école et de l'éducation. La notion d'engagement telle que j'ai cherché à la construire ici permet cette critique. Elle s'impose à mon sens autant au niveau de l'analyse de ce que sont nos choix en situation, que dans ce que nous cherchons à obtenir dans le projet éducatif.

BIBLIOGRAPHIE

BOURDIEU, Pierre, **Méditations pascaliennes**, Paris : Seuil, Liber, 1997.

BOWLBY, John, **Attachement et perte**, tome 2, La séparation, Paris : PUF, 1998.

FOUCAULT, Michel, **Dits et Ecrits**, tome 2, Paris : Gallimard, Quarto, 2001.

KANT, Emmanuel, **Anthropologie du point de vue pragmatique**, Paris : Vrin, 2008.

LAHIRE, Bernard, **L'homme pluriel**, Paris : Nathan, 1998.

SCHUMPETER, Joseph, **Capitalisme, socialisme et démocratie**, Paris : Payot, 1984.